

Note introductive par Arthur Conan Doyle extraite de son *Autobiographie* et de l'une de ses publications dans *Collier's Weekly*.

James Barrie est l'un de mes plus vieux amis au sein du milieu littéraire. Je l'ai connu l'année – ou la suivante – où nous nous sommes tous les deux installés à Londres. Il venait juste de mettre le point final à sa *Fenêtre à Thrums* et, à l'instar du monde entier, j'acclamai ce livre. Alors que je donnai des conférences en Écosse, en 1893, il m'invita à Kirriemuir, où je restai quelques jours avec sa famille – le type même de ces gens magnifiques qui ont fait de l'Écosse ce qu'elle est. Son père était un brave homme, mais sa mère incarnait l'alliance merveilleuse du cœur et de l'esprit, une combinaison rare qui l'élevait aussi haut que ma propre mère.

Remarquables sont les pièces de Barrie – et certaines d'entre elles sont très remarquables – si bien que j'aimerais qu'il n'eût jamais écrit une ligne pour le théâtre. Les séductions de ce dernier et le succès facile qu'il y rencontre ont détourné de la littérature cet homme qui possède le style le plus pur de sa génération. Les pièces sont toujours éphémères, bien que de bonne facture, et sont réservées à un petit nombre. Mais les livres à venir de Barrie pourraient être un éternel et un universel sujet de fierté pour la littérature britannique.

Barrie et moi, nous avons vécu ensemble une aventure malheureuse, au sein de laquelle je puis dire que cette malchance était en premier chef la mienne, car je n'avais réellement rien à voir avec cette affaire et j'en partageais pourtant tout le souci. Cependant, j'en aurais partagé l'honneur et le bénéfice, si le succès avait été au rendez-vous ; je n'ai donc aucun droit de ronchonner. Barrie avait promis à Monsieur D'Oyly Carte¹ qu'il lui fournirait le livret d'une opérette pour le Savoy. À cette époque, Gilbert² dirigeait et un tel livret était jugé d'après des critères d'exigence très sévères. Il s'agissait d'une tâche immense et je n'ai pas encore été capable de comprendre pourquoi il donna son accord, à moins que – comme Alexandre – il n'eût conçu le désir de conquérir de nouveaux mondes.

Je fus impliqué dans cette affaire parce que la santé de Barrie était défaillante ; il subissait le contrecoup de chagrins familiaux³. Je reçus un télégramme urgent d'Aldeburgh et je le rejoignis là-bas, où le retrouvai très préoccupé parce qu'il était lié par ce contrat et parce que, dans l'état d'esprit qui était alors le sien, il se sentait incapable d'achever ce travail. Deux actes étaient prévus ; il avait écrit le premier et il avait jeté sur le papier l'esquisse grossière du second, avec la succession complète – si l'on peut parler de succession... – des événements. M'associerais-je avec lui et l'aiderais-je, en tant que coauteur, à écrire la suite ? Bien sûr ! J'étais très heureux de pouvoir lui apporter mon aide de quelque manière que ce fût. Toutefois, mon cœur sombra – alors que j'avais déjà donné ma parole... –, quand j'examinai le travail. Le seul talent littéraire qui fasse défaut à Barrie est le rythme poétique – ce qui relève d'un instinct particulier. Les idées et l'esprit étaient présents en abondance. Mais l'intrigue elle-même n'était pas assez solide, bien que les dialogues et les situations fussent, de temps à autre, excellents. Je fis de mon mieux et écrivis les paroles pour le second acte ainsi que la plus grande partie des dialogues. Mais je devais m'adapter à la forme qui avait été imprimée initialement... Le résultat n'était pas bon et, la première nuit, je fus tenté, comme Charles Lamb, de le huer de ma loge. L'opéra *Jane Annie* fut l'un des rares échecs dans la brillante carrière de Barrie. Toutefois, la camaraderie réelle qui nous unit dans cet acte de création commune constitua un amusement et une source d'intérêt. Notre échec nous causa essentiellement du

¹ Richard D'Oyly (1844-1901), producteur de théâtre, associé à l'œuvre de W.S. Gilbert et d'Arthur Sullivan.

² Cf. note précédente. W.S. Gilbert (1836-1911) était un dramaturge très célèbre.

³ En vérité, Barrie avait été très malade.

chagrin à cause du producteur et des acteurs, qui furent vilipendés. Nous fûmes tous maltraités par les critiques, mais Barrie affronta la situation avec courage. Je me souviens encore des vers comiques de consolation que je reçus de lui, le lendemain matin.

Suit ici une parodie de Holmes, un geste de gaieté qui pourfendit la résignation succédant à notre échec, écrite sur la feuille de garde de l'un de ses livres.

Cette parodie, la meilleure de nombreuses imitations inspirées par Sherlock Holmes, témoigne non seulement de l'esprit de l'auteur, mais également de son élégant courage. En effet, elle fut écrite immédiatement après notre échec conjoint, qui, à ce moment-là, était pour nous deux une pensée amère. Bien sûr, il n'existe rien de plus malheureux qu'un échec théâtral, car vous songez à tous ceux qui vous ont soutenus et qui en sont affectés. Ce fut – je suis heureux de le dire – ma seule expérience de ce genre et je n'ai aucun doute sur le fait que Barrie pourrait dire la même chose.

Cette parodie débute ainsi :

À A. Conan Doyle, de la part de son ami, J. M. Barrie.